

Illustration : Pixabay.com



Comme un vent de Pentecôte...

Des gens de tous horizons se comprennent, et la vie renaît

>>> PROPOS RECUEILLIS PAR DANIEL LALIBERTÉ

POUR COMPRENDRE les implications diverses reliées aux transformations de nos assemblées liturgiques – et plus largement de nos communautés chrétiennes – en lien avec les flux migratoires, il nous a semblé pertinent de donner d’abord la parole à des membres de ces assemblées, des membres venus d’ailleurs. Bien sûr, ces personnes ne sont pas les seules à pouvoir analyser les évolutions liées à leur propre venue ici, mais il est tout de même pertinent de saisir ce qu’ils et elles perçoivent de notre vie liturgique et communautaire – particulièrement en comparaison à la vie ecclésiale de leurs pays d’origine. Quels sont leurs constats, leurs surprises, leurs attentes ?

« Nous avons rencontré Fanta et Olga, venues de Côte d’Ivoire, et Barnabé, originaire du Cameroun et dont l’épouse est aussi ivoirienne. Tous trois sont impliqués dans la vie de leur paroisse d’accueil, Saint-Charles-Borromée, à Québec. Nous les avons rencontrés en compagnie de leur curé, l’abbé Patrice Breton.

Des assemblées qui vieillissaient... et qui se renouvellent

À Québec, comme sans doute dans un grand nombre de milieux – surtout urbains, mais pas seulement – du pays, la transformation des assemblées dominicales n’est plus un phénomène discret : elle s’impose désormais comme l’une des réalités les plus perceptibles de la vie ecclésiale. Dans plusieurs paroisses, les fidèles n’ont qu’à lever les yeux le dimanche pour constater que la communauté ne ressemble plus à ce qu’elle était il y a quinze ans.

Cette mutation, on le sait, est le résultat d’un croisement entre deux dynamiques. D’un côté, l’assemblée traditionnelle s’est amenuisée au fil des décennies, pour des raisons largement documentées : sécularisation, vieillissement démographique, chute des vocations, diminution des activités paroissiales. De l’autre,

Retour
à la table
des
matières

l'arrivée de nouveaux catholiques – souvent très pratiquants, très engagés et portés par une culture chrétienne encore vivante – a produit un effet immédiat, presque multiplicateur.



Fanta Sibilé, Olga Silué, Barnabé Ondoa et Patrice Breton
© Daniel Laliberté

Rencontrer Fanta, Olga et Barnabé, en compagnie de leur curé Patrice, c'est saisir de l'intérieur ce basculement. Leurs récits ne prétendent pas analyser en surplomb les changements qu'ils incarnent eux-mêmes. Pourtant, en les écoutant attentivement, et en articulant leurs témoignages au regard pastoral de Patrice, on découvre comment les paroisses ne sont pas simplement « remplies » par les nouveaux arrivants : elles sont transformées dans leur dynamique interne, dans leur âge moyen, dans leurs pratiques, et surtout dans leur manière d'être et de faire communauté.

Quoi de mieux pour amorcer notre parcours que ce constat tout simple d'Olga, arrivée en 2019, juste avant que la pandémie limite l'accès aux messes, et qui se souvient de sa première impression : « Les gens sont âgés... il n'y a pas de personnes de mon âge ! ». En fait, la surprise d'Olga au moment de mettre les pieds dans sa paroisse d'accueil s'est transformée en moteur. En parlant d'autres nouveaux arrivants, en invitant des connaissances, en s'engageant dans la chorale interculturelle, elle a participé à un mouvement collectif qui, de proche en proche, a modifié la physionomie des assemblées, au point de rendre le phénomène visuellement manifeste : en certains endroits les personnes venues d'Afrique forment plus des trois quarts de l'assemblée dominicale.

La dynamique est simple : les nouveaux arrivants ont déjà l'habitude de participer à la messe ; ils la considèrent comme une composante normale de la vie. Pour Fanta, c'est d'une évidence indiscutable : « Quand on arrive, on intègre forcément une paroisse. » Et elle a incarné ça de façon radicale : « Je suis arrivée à 2 heures du matin... et à 9 heures, j'étais à la messe. » Ce réflexe, banal pour elle, révolutionne une réalité québécoise où « aller à la messe » n'est plus un automatisme mais un choix minoritaire. Or c'est cette posture naturelle des immigrants baptisés qui, répétée par des dizaines de familles, finit par avoir un effet spectaculaire : elle reconstitue ici une pratique dominicale stable, jeune, familiale, dynamique.

Une révolution culturelle

La dynamique est simple : les nouveaux arrivants ont déjà l'habitude de participer à la messe ; ils la considèrent comme une composante normale de la vie. Ce réflexe, banal pour eux, révolutionne une réalité québécoise où « aller à la messe » n'est plus un automatisme mais un choix minoritaire.

La liturgie comme premier ancrage

Il est frappant de constater que pour ces familles, la paroisse devient l'un des premiers repères dans leur nouvel environnement. « Ma première sortie, dit Barnabé, c'était pour repérer une église catholique. » Cette priorité témoigne du rôle que joue l'eucharistie dans leur identité spirituelle : la messe est un pilier, un lieu d'appartenance immédiat, un espace où l'on retrouve l'universalité de la foi malgré la rupture géographique.



© Daniel Laliberté

Pour les paroisses d'accueil, ce comportement a une conséquence directe : les immigrants ne viennent pas timidement, ni progressivement. Ils intègrent immédiatement les assemblées, ce qui contribue à transformer rapidement le visage de celles-ci.

Retour
à la table
des
matières

Deux cultures liturgiques se rencontrent – Le contraste liturgique entre ici et là-bas revient dans tous les témoignages. Fanta résume la différence par un mot : l’ambiance : « En Afrique, quand tu entres dans une église, il y a de la chaleur, on s’interpelle, on parle, ça bouge... » Les églises sont bondées, souvent au-delà de leur capacité, au point où « on fait parfois la messe dehors, sous le soleil » et les célébrations peuvent facilement durer deux heures ou plus. Le geste liturgique est collectif, vibrant, incarné : un engagement corporel, une musique rythmée, des danses dans l’allée, des processions d’offrandes qui peuvent durer... 30 minutes !



Danse liturgique dans une église zaïroise
(l’actuelle République démocratique du Congo)
© M^{gr} Pierre Goudreault

Évidemment, les arrivants le constatent instantanément : la liturgie d’ici s’est structurée dans d’autres codes – sobriété, intériorité, silence, retenue. Le geste liturgique relève davantage d’un recueillement intérieur. Nos belles églises sont de grands vaisseaux bien timidement occupés, dans lesquels on entre davantage comme dans un lieu destiné à l’intériorité. Deux manières d’habiter l’espace, deux univers symboliques se regardent, sans que l’un ou l’autre soit « meilleur ». Ces deux manières d’habiter l’espace témoignent de deux héritages historiques de la foi catholique. Il nous plaît de penser que, lorsqu’on arrive à les faire cohabiter dans une même assemblée, elles révèlent un visage plus complet de l’Église, permettant de toucher du doigt cette catholique universalité, non plus comme une abstraction théorique, mais comme une réalité vécue dans la diversité des corps, des langues, des rythmes et des mémoires.

« La musique, un pont puissant entre les deux mondes – La musique est l’un des lieux les plus féconds de la rencontre interculturelle. La chorale interculturelle de Saint-Rodrigue, qui regroupe sept nationalités, construit une liturgie musicale où dialoguent chants québécois, français, africains et latino-américains. On y trouve un équilibre subtil entre tradition locale et ouverture universelle.

Fanta explique leur souci d’équilibre : « On s’arrange pour qu’il y ait des chants connus de tout le monde – québécois, français – et aussi des chants dans nos langues. » Ces chants en langues africaines ont un impact spirituel immédiat. Barnabé raconte ce qu’il a ressenti en entendant le *Kyrie* dans sa langue natale : « Ça m’a touché profondément. Ça m’a replongé dans l’église de mon village. Je ne peux pas décrire la fierté et la chaleur que je ressentais. » Plus qu’un simple clin d’œil culturel, ce moment exprime à sa façon ce que signifie être chez soi dans l’Église universelle.

Or, pour plusieurs Québécois, cette animation donne un souffle nouveau à la célébration. Une animation musicale un peu plus rythmée, une participation plus expressive, quelques chants en langues africaines... tout cela ne dénature pas la liturgie romaine. Cela la déploie dans toute sa largeur catholique. Barnabé raconte qu’on lui demande régulièrement : « C’est quand, la prochaine messe animée ? ». Est-il possible que, loin de provoquer une rupture, cette vitalité musicale, en mettant en évidence des « possibles liturgiques » parfois inconnus, soit le révélateur d’un désir enfoui chez nombre des fidèles « de souche » : celui d’une liturgie plus vivante, plus joyeuse, plus incarnée ? Chose certaine, loin de faire fuir, cela semble bien susciter le désir d’en ravoir !

Des attentes liturgiques étonnamment modestes – Quand on leur demande s’ils aimeraient que la liturgie se rapproche davantage de leur culture, les réponses des personnes participant à la conversation sont délicates, nuancées. Elles ne portent aucune revendication, car pour elles, la messe dans son style québécois, c’est la messe ! Ce qui les touche le plus ici, ce ne sont pas les chants, ni la durée des célébrations, ce sont les homélies. « Au début, j’écoutais... et je pleurais tout le temps », dit Fanta. « Les homélies ici me parlent profondément. » On nomme aussi la découverte de l’importance du silence comme moment d’intériorité. Olga et Barnabé soulignent même l’un des traits marquants du contexte québécois : la facilité d’accès au curé : « Patrice, je peux l’appeler par son nom ! », dit Barnabé. « Chez nous, ce serait impossible. » Pour eux, qu’un évêque célèbre seul, sans cérémoniaire, sans distance protocolaire, est un signe marquant. Ce respect chaleureux, non hiérarchisé, constitue un point de rencontre spirituel entre cultures liturgiques, manifestant une Église simple, proche, humaine, qui rejoint l’Évangile vécu.

Une vitalité sacramentelle renouvelée – Un élément pastoral ressort nettement : les nouveaux arrivants ont une relation plus fréquente, plus spontanée au sacrement du pardon. « Chez nous, tous les samedis, on se confesse », dit Fanta. Pas évident d’honorer cette attente avec le nombre de prêtres disponibles ici ! Patrice

a donc ajusté son horaire, sa présence : « Je suis maintenant toujours là une heure avant la messe, quand je peux. » Il accueille cette demande comme un enrichissement de son ministère. La présence accrue d'autres prêtres collaborateurs, dont un prêtre africain, s'inscrit dans cette adaptation, signe que les paroisses arrivent à trouver de nouveaux équilibres pour répondre à une demande spirituelle vivante. Et cette vitalité sacramentelle renouvelée permet aux membres plus anciens de la communauté de redécouvrir une pratique qui était en dormance.

Un engagement qui change la paroisse de l'intérieur

C'est peut-être la transformation la plus décisive : les nouveaux arrivants ne sont pas spectateurs. Ils deviennent très vite des acteurs : la participation active dans la liturgie sert souvent de porte d'entrée à d'autres formes d'engagement dans l'écosystème paroissial. À Saint-Rodrigue, le curé Patrice le dit sans détour : « Sans ce groupe, l'église serait déjà fermée. » Or aujourd'hui, dans cette communauté, pratiquement tous les services, liturgiques, mais pas seulement, sont assurés par des paroissiens venus d'ailleurs : Barnabé est responsable de la liturgie, Hyacinthe est marguillier, Marie-Paule siège à l'équipe pastorale, sans compter les engagements d'Olga et de Fanta. Patrice mentionne aussi que dans une autre paroisse qui offre le même profil, trois marguilliers sont africains alors qu'un Haïtien est candidat au diaconat.

Une nouvelle réalité liturgique

La responsabilité liturgique est portée par ceux qui sont arrivés récemment. Non seulement ils participent, mais ils rendent possible une vie liturgique qui, sans eux, aurait sans doute déjà déserté ce milieu.

Quand Patrice dit : « Je suis le seul Blanc dans le chœur », il résume cette réalité nouvelle : la vitalité liturgique est assurée par ceux qui sont arrivés récemment. Non seulement ils participent, mais ils rendent possible une vie liturgique qui, sans eux, aurait sans doute déjà déserté ce milieu.

« **Un nouveau rapport à la communauté** – Les témoignages révèlent aussi une différence dans la conception même de la paroisse. Barnabé résume bien la différence : « En Afrique, il y a toujours quelque chose : un groupe de prières, une réunion de mouvement, une catéchèse... L'église est un lieu d'activités permanentes. » Olga ajoute : « Chez nous, les églises sont ouvertes tout le temps. » Il faut dire que les paroisses africaines sont souvent implantées dans des quartiers

où l'Église est un acteur social en plus d'être un acteur spirituel : écoles paroissiales, groupes d'évangélisation, réunions hebdomadaires, chantiers communautaires, chorales multiples, visites et autres apostolats. Or si la diaspora ne cherche pas à forcer la reproduction de ce modèle ici, elle amène tout naturellement avec elle l'idée qu'une paroisse peut être un cœur d'activités, un lieu d'attachement quotidien.

Patrice le rappelle : « On a connu ça ici. Mais c'était dans les années 60. » Aujourd'hui, les églises fermées en dehors des célébrations reflètent une époque où la pastorale n'est clairement plus le centre social qu'elle fut jadis.

De l'intégration à la transformation – Or, l'afflux des immigrants dans nos paroisses, sans rien révolutionner, inverse doucement la tendance, revitalisant la vie communautaire. Par exemple, Olga, très engagée dans la Légion de Marie dans son pays, a été frappée par l'absence de ce mouvement ici. Avec des amies, elle a simplement... continué. Elles se réunissent chaque dimanche en ligne pour prier le chapelet. Une dynamique qui, toute modeste, participe à sa façon à cette revitalisation de la vie paroissiale : l'église pas seulement comme lieu de culte, mais l'Église comme communauté vivante. Et leur curé reconnaît aussi avec joie que cette vitalité nouvelle lui permet d'élargir l'offre liturgique : davantage de célébrations, davantage de présence sacramentelle, plus d'occasions d'accompagnement.

De toute évidence, on n'en est plus à la phase d'intégration. L'Église ne fait pas seulement de la place : elle se laisse transformer par ceux qui s'y engagent. Avec comme conséquence évidente que, là où la pratique faiblissait, là où les équipes s'effritaient, la vitalité des nouveaux arrivants a permis de reconstruire des équipes complètes.



© Daniel Laliberté

Retour
à la table
des
matières

Une Église élargie, appelée à se redéfinir

Les témoignages de Fanta, Olga et Barnabé, relus à la lumière du regard pastoral de Patrice, ne décrivent pas un phénomène marginal : ils donnent chair à l'une des évolutions majeures de l'Église au Québec. Ce qui se joue ici n'est pas seulement une croissance numérique ni une diversité culturelle plus grande : c'est une transformation ecclésiale. L'arrivée des migrants, en rééquilibrant la composition des assemblées, redonne souffle aux équipes liturgiques, relance des pratiques sacramentelles devenues rares, remet en mouvement la dimension communautaire des paroisses ; surtout, elle invite l'Église locale à s'ouvrir, se décentrer, se laisser toucher.

Patrice le dit avec simplicité : « Ce n'est plus "eux" et "nous". C'est un nous. » Et dans ce « nous » élargi, l'Église québécoise est convoquée à vivre quelque chose d'essentiel : la catholicité, concrète, incarnée, où l'unité ne s'oppose pas à la diversité, mais s'en nourrit..

Elle accueille non seulement des personnes mais, par le fait-même, elle accueille aussi des manières d'être croyant, des rythmes, des langues, des hymnes, des élans spirituels qui lui manquaient peut-être.

Ce qui ressort de l'ensemble de l'entrevue, c'est que les migrants ne sont pas seulement des « fidèles en plus », ils sont clairement une nouvelle richesse pour les communautés locales. Patrice cite avec humour une parole entendue : « Les Blancs sont venus nous évangéliser. Maintenant, c'est nous qui venons vous évangéliser. » Ce à quoi Barnabé ajoute avec une pointe de fierté bien placée : « Vous nous avez apporté le christianisme. Nous, on vous apporte l'Évangile. »

À en croire ces témoignages, l'immigration, loin de menacer l'Église locale, la revitalise, la questionne, la transforme et, surtout, elle lui donne des moyens de redécouvrir sa première raison d'être : témoigner autour d'elle du Christ et de l'Évangile de la joie. ■

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



Photo : Pixabay.com

Retour
à la table
des
matières